

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

(Composé pour l'Album.)

ÉPITAPHE POUR UN ENFANT.

Rien n'avait pu souiller son cœur,
Et la mort vint comme une amie;
Le bouton fut tranché, la fleur
Dans les cieux s'est épanouie.

L'OISEAU BLESSÉ.

C'était l'heure enchantée où la brillante aurore
Sourit comme l'enfant sortant d'un beau sommeil;
L'ombre épaisse des bois, là bas, luisait encore,
Mais pour s'enfuir bientôt à l'aspect du soleil.

Sous mes yeux des oiseaux qu'un bel azure colore
Volaient en roucoulant dans un ciel de vermeil;
Puis s'abattant bientôt dans la forêt sonore
Semblaient des diamants d'un éclat sans pareil.

J'étais émerveillé, mais un contraste étrange
Vient m'attrister bientôt : au milieu de la fange,
Dans le chemin l'un d'eux se mourait, délaisse.

Je suis à mon matin, sous le ciel du bel âge,
Pourtant, dans mon réduit, les pleurs sont mon partage;
Je le vois bien, je suis un pauvre oiseau blessé.

RÉMINISCENCE.

Je me souviens encor qu'aux jours de mon enfance,
Ma mère me prenait souvent sur ses genoux,
Et m'ayant caressé du regard le plus doux
Se mettait à verser des pleurs en abondance.

C'est qu'un de ses enfants, dans son adolescence,
Avait quitté ce toit que nous chérissions tous,
Le toit natal, et seul, hélas! pour quelques sous,
Il voyageait bien loin de sa Nouvelle-France.

Un triste jour d'hiver il faisait ses adieux,
Et ma mère, en pleurant, suivit longtemps des yeux
Ce fils qui devenait l'objet de tant d'alarmes.

C'était à mon matin, maintenant il fait tard :
Depuis ce temps j'ai vu ton suprême départ,
Mère, aujourd'hui c'est moi qui dois verser des larmes.

JE NE LA VERRAI PLUS.

Déjà depuis longtemps elle git en silence
Dans l'étroite demeure où finit tout espoir;
Elle est morte, j'en ai la complète assurance,
Mais il me semble encor que je dois la revoir.

Il me semble toujours que lorsqu'à la vacance,
On verra mon retour au foyer, quelque soir,
C'est elle qui pleurant de bonheur à l'avance
La première au vieux seuil viendra me recevoir.

Mais pourquoi donc toujours m'abuser de la sorte?
Je ne la verrai plus, je sais bien, elle est morte!
Non, ce trompeur espoir ne doit plus m'attirer.

Mais je veux retourner, pourtant, vers mon vieux père,
Et vers mes bonnes sœurs, et vers mon pauvre frère:
J'allais m'y réjouir, j'irai pour y pleurer.

M.....



UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

Vers le 7 décembre, vingt jours après leur réunion, ils aperçurent le commencement de la baie où hivernait la *Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air, sur des blocs de glace ! Ils se précipitèrent, fort inquiets de leurs compagnons, du côté du navire, et furent reçus avec des cris de joie par Gervique, Turquiette et Gradlin ; tous étaient en aussi bonne santé que possible, et cependant ils avaient couru de grands dangers.

La tempête qui faillit causer la perte de la caravane s'était fait ressentir dans toute la mer polaire : les glaces furent brisées et déplacées ; dans leur choc, elles s'étaient glissées les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit de glaces sur lequel reposait le navire ; leur pesanteur spécifique, tendant à les ramener au-dessus de l'eau, avait acquis une puissance incalculable par suite de leur masse, et le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnés à la joie du retour ; les marins de l'exploration se réjouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude, sans doute, mais enfin supportable. L'enlèvement du navire ne l'avait pas ébranlé, il demeurait parfaitement solide et entier. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné et le lancer, en un mot, dans la mer devenue libre.

Mais une bien triste nouvelle assombrit le visage de Cornbutte et de ses compagnons : pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte se trouva entièrement brisé, les vivres qu'il renfermait étaient dispersés et perdus, il n'avait pas été possible d'en sauver une partie. Dès que cette nouvelle leur fut apprise, Jean et Louis visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur le reste des provisions.

Le dégel ne devait pas arriver avant le mois de mai, le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque ; c'est donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, quatorze personnes devaient être nourries pendant ce long espace de temps. Calculs et comptes faits, Jean comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration ; la chasse devint d'ailleurs obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De peur que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants, dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans trop de peine au pont du navire.

XIII.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norvégiens ; Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures ; mais Louis Cornbutte, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les timides conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins les deux norvégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée ; Louis exigea qu'elle lui fût rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux ; Vasling fit même entendre que les mesures prises à l'endroit de la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, ils le savaient et ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux norvégiens, qui tirèrent leurs coutelas ; mais, secondé par Misonne et Turquette, il parvint à les leur arracher des mains, et il prit la caisse de viandes salées. Vasling et Aupic, voyant que tout l'équipage se tournait contre eux, ne se mêlèrent aucunement à la résistance ; néanmoins Louis prit le second en particulier, et lui dit :

—Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées ; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main.

—Louis, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi.

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur en présence de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs, mais, avec les grands froids qui approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ils commencèrent au solstice ; le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro ; les hommes éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extrémités du corps ; ils furent pris d'une peur mortelle, mêlée de maux de tête ; leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice ; ils demeuraient accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur passagère, et dès qu'ils

s'en éloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte voyait sa santé gravement compromise, il ne pouvait déjà plus quitter son logement ; des symptômes prochains de scorbut se manifestaient en lui, et ses jambes se couvraient de taches blanchâtres. La jeune fille se portait bien, et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une sœur de charité ; aussi tous ces braves marins la bénissaient-ils au fond du cœur.

Le 1^{er} janvier fut l'un des plus tristes jours, le vent était violent, et le froid insupportable, on ne pouvait sortir sans s'exposer à être jélé ; les plus courageux devaient se borner à se promener sur le pont abrité par la tente. Jean Cornbutte, Gervique et Gradlin ne quittaient pas leur lit ; les deux Norwégiens, Aupic et Vasling, dont la santé se soutenait, jetaient des regards farouches sur leur compagnons, qu'ils voyaient dépérir.

Louis emmena Penellan sur le pont, et lui demanda où en étaient les provisions de combustible.

—Le charbon est épuisé depuis longtemps, répondit Penellan, et nous brûlons nos derniers morceaux de bois.

—Si nous n'arrivons pas à combattre ce froid, dit Louis, nous sommes perdus.

—Il nous reste un moyen, répliqua Penellan, c'est de brûler ce que nous pourrions de notre brick, depuis les bastingages jusqu'à la flottaison, et même, au besoin, nous pouvons le démolir en entier, et reconstruire un plus petit navire.

—C'est un moyen extrême, répondit Louis, et qu'il sera toujours temps d'employer quand nos hommes seront valides ; car dit-il à voix basse, nos force diminuent, et celles de nos ennemis semblent augmenter ; c'est même assez extraordinaire,

—C'est vrai, fit Penellan, et sans la précaution que nous avons de veiller nuit et jour, je ne sais ce qui nous arriverait.

—Voyons, prenons nos haches, dit Louis, et faisons notre récoltes de bois.

Malgré le froid, ils montèrent sur le bastingage de l'avant, et abattirent tout le bois qui n'avait pas une indispensable utilité pour la sûreté ou la conduite du navire, et ils retournèrent avec cette provision nouvelle ; le poêle fut bourré de nouveau, et un homme resta toujours de garde, pour l'empêcher de s'éteindre.

Cependant, Louis et ses amis furent bientôt sur les dents ; ils ne pouvaient confier aucun détail de la vie à bord à leurs ennemis ; chargés de tous les soins domestiques, du soulagement des malades et d'une veille perpétuelle, ils sentirent bientôt leurs forces s'épuiser. Le scorbut se déclara chez Jean Cornbutte, qui souffrait d'intolérables douleurs, Gervique et Gradlin commerçaient à se plaindre également ; sans la provision de jus de citron, dont ils étaient abondamment fournis, ces malheureux auraient promptement succombé à leurs souffrances, aussi ne leur épargna-t-on pas ce remède souverain.

Mais un jour, le 15 Janvier, lorsque Cornbutte descendit à la cambuse pour renouveler ses provisions de citrons il demeura stupéfait, en voyant que les barils où ils étaient renfermés avaient disparu ; il remonta près de Penellan, et lui fit part de ce nouveau malheur. Un vol avait été commis, et les

auteurs étaient faciles à connaître ; Louis compris pourquoi la santé de ses ennemis se soutenait ; les siens n'étaient plus en force maintenant pour leur arracher leur provisions salutaires, d'où dépendait la vie de leurs compagnons, ils demeurèrent plongés, pour la première fois, dans un morne désespoir.

XIV.

Le 20 Janvier, aucun marin ne se sentit la force de quitter son lit ; chacun, indépendamment de ses couvertures de laine, avait une peau de buffle qui le recouvrait ; dès que l'un d'eux essayait de mettre le bras à l'air, il éprouvait une douleur telle, qu'il lui fallait le rentrer aussitôt.

Cependant Louis ayant allumé le poêle, Penellan, Misonne, Vasling sortirent de leur lit, et vinrent s'accroupir au tour du feu ; Penellan prépara du café brûlant, qui ramena la chaleur dans leurs corps, Marie put aussi partager leur repas.

Louis s'approcha du lit de son père, qui demeurait presque sans mouvement ; ses jambes étaient décharnées par la maladie ; il murmurait quelques mots sans suite, qui déchiraient le cœur de son fils.

—Louis ! disait-il, je vais mourir !... Oh ! je souffre !... sauve-moi !

Louis prit une résolution soudaine ; il revint vers le second, et lui dit, en se soutenant à peine.

—Savez-vous où sont les citrons, Vasling ?

—Mais dans la cambuse, je suppose, répondit celui-ci sans se déranger.

—Vous savez bien qu'ils n'y sont pas, puisque vous les avez volés.

—Vous êtes le plus fort, Louis Cornbutte, répondit Vasling, il vous est permis de tout dire et de tout faire !

—Par pitié, Vasling, mon père se meurt ! vous pouvez le sauver, répondez !

—Je n'ai rien à répondre, répondit Vasling.

—Misérable ! s'écria Penellan en se jetant sur lui, son coutelas à la main.

—A moi, les miens ! s'écria Vasling en reculant.

Aupic et les deux matelots norwégiens sautèrent à bas de leur lit, et se rangèrent derrière lui ; Misonne, Turquette, Penellan et Louis, se préparèrent à se défendre ; et Nouquet et Gradlin, quoique bien souffrants, se levèrent pour les seconder.

—Vous êtes encore trop forts pour nous, dit Vasling ; nous ne voulons nous venger qu'à coup sûr !

Les marins n'osèrent pas se précipiter sur ces quatre misérables, car, en cas d'échec, ils étaient perdus.

—Vasling, dit Louis d'une voix sombre, si mon père meurt, tu l'auras tué ; et moi, sur mon honneur je te tuerais comme un chien !

Vasling et ses complices se retirèrent à l'autre bout du logement, et ne répondirent pas.

Il fallut alors renouveler la provision de bois, et malgré le danger Louis monta sur le pont ; il se mit à couper une partie des bastingages du brick, mais il fut forcé de rentrer au bout d'un quart d'heure, car il était menacé de tomber, sans pouvoir se relever. En passant, il jeta un coup d'œil sur le thermomètre extérieur, et vit le mercure gelé ; le froid avait déjà dépassé quarante-deux degrés au-dessous de zéro, le temp était sec et clair, et le vent soufflait du nord.

Cependant, pour satisfaire leur appétit, Vasling et ses compagnons avaient égorgé un de leurs chiens fidèles, et personne n'avait pu s'opposer à ce cruel dessein ; ils en firent cuire la chair au feu du poêle, et remplirent ainsi le logement d'une odeur infecte.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et la température s'abaisa extérieurement à trente-cinq degrés, ce qui la rendit supportable. Jean Cornbutte était à l'agonie ; son fils avait cherché vainement quelque remède à ses douleurs, les yeux de Vasling étaient sans cesse fixés sur lui, et cependant Louis acquit la certitude que les misérables avaient caché le baume si nécessaire, car, se précipitant à l'improviste sur Vasling, il lui arracha un citron que celui-ci s'appropriait à sucer. Vasling ne fit pas un pas pour le reprendre, il semblait qu'il attendit un jour fixe pour accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force à Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remède ; la jeune fille alla supplier à genoux André Vasling, qui ne lui répondit pas, et Penellan entendit bientôt Vasling dire à ses compagnons :

—Le moment approche, le vieux est moribond, Gervique, Gradlin et Nouquet ne valent guère mieux ; les autres perdent leur force de plus en plus, le moment approche ou leur vie nous appartiendra.

Il fut alors résolu entre Louis et ses compagnons de ne plus attendre ; il fallait profiter du peu de force qui leur restait, ils résolurent d'agir dans la nuit suivante, et de tuer ces misérables, pour n'être pas tués par eux.

La température s'était élevée un peu ; Louis se hasarda à sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier à ses compagnons, car leur santé était une question de supériorité.

Louis s'écarta d'environ trois milles du navire, il fut souvent entraîné par des effets de mirage ou de réfractions : c'était imprudent, car il remarqua des traces récentes d'animaux féroces ; il ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraîche à ses compagnons, marcha devant lui, il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête, le vertige du blanc : la réflexion des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds ; il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affaiblissement irrésistible, l'œil en était imprégné et le regard dévié ; il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche, et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il chassa aussitôt avec ardeurs ; il l'abattit bientôt d'un coup de fusil, et pour aller le prendre, sauta d'un glaçon sur la plaine ; il tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à franchir. Le vertige le saisit alors, et sans savoir pourquoi, il se mit à appeler au secours pendant quelques minutes. Il ne s'était cependant rien brisé dans sa chute, le froid commençait à l'enivahir ; il revint au sentiment de sa conservation, et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il pût s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là ; il ne comprit pas dans quel but ou brûlait cette graisse ; en tout cas, c'était fort

dangeureux car cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.

Il reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit surexcité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon ; il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick ; il s'arrêta pour considérer plus attentivement, et sa terreur fut épouvantable, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ils avaient été attirés par cette odeur de graisse, qui avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, pour ne pas être aperçu d'eux, car c'en était fait de lui. Il en compta trois, qui rôdaient autour du navire, et qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait la *Jeune-Hardie*.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger immense fut connu à l'intérieur du navire. Les étreintes de l'angoisse lui sèrent le cœur. — Quelle force pourrait s'opposer à ces ennemis redoutables ? Vasling et ses compagnons se réuniraient-ils à ses amis dans ce danger commun ? Penellan et les autres, à demi-privés de nourriture, presque engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes terribles qu'excitait une faim inassouvie ? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue ?

Louis fit en un instant ces réflexions affreuses. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Il put alors quitter l'abri qui le protégeait ; il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et pénétrer sur le pont ; et rien ne venait les arrêter dans leur marche ! Louis pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons ; mais si ceux-ci allaient monter sur le pont sans être armés, ils étaient inévitablement mis en pièces. Il résolut donc d'attendre, et se prépara à porter secours à ses amis ; mais rien n'indiqua qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger.

XV.

Après le départ de Louis, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il revint près du poêle, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagnaient leur lit, pour y retrouver un peu de chaleur. Il était alors six heures du soir, et il se mit à préparer le souper ; il descendit à la cambuse pour chercher de la viande salée, qu'il voulait faire amolir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par André Vasling ; celui-ci avait mis à cuire, dans une bassine, le reste du chien égorgé ; le feu était vif, et la graisse, se dégageant des chairs de l'animal, surnageait à la surface.

—J'étais là avant vous, dit brusquement Penellan à Vasling ; pourquoi avez-vous pris ma place ?

—Par la raison qui vous fait la réclamer, répondit Vasling ; parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper !

—Vous enlèverez cela tout de suite, répliqua Penellan, avec dégoût, ou nous verrons !

— Nous ne verrons rien, répondit Vasing, et ce souper cuira malgré vous !

— Vous n'y goûterez donc pas ! s'écria Penellan, en s'élançant imprudemment sur Vasing, qui fit briller son coutelas à sa main, en s'écriant :

— A moi, les Norwégiens ! à moi, Aupic !...

Ceux-ci, en un clin d'œil, furent sur pied, armés de pistolets et de poignards. Le coup était préparé...

Penellan se précipita sur Vasing, qui s'était sans doute donné le rôle de s'en charger tout seul, car ses compagnons coururent aux lits de Misonne, de Turquiette et de Pierre Nouquet. Ce dernier sans défense, accablé par la maladie, était livré à la férocité d'Herming ; le charpentier avait saisi une hache aux premiers cris de Penellan, et se jeta à la rencontre d'Aupic ; Alain Turquiette et le Norwégien Jocki luttèrent avec acharnement. Gervique et Gradlin, en proie à d'atroces souffrances, n'avaient même pas conscience de ce qui se passait auprès d'eux.

Pierre Nouquet reçut bientôt un coup de poignard dans le côté, qui l'étendit sans mouvement, et Herming revint sur Penellan, qui se débattait avec rage ; Vasing l'avait saisi à bras le corps.

Dès le commencement de la lutte, la bassine avait été renversée sur le fourneau, et la graisse, se répandant sur les charbons ardents, imprégnait l'atmosphère d'une odeur infecte. Marie se leva en poussant des cris de désespoir, et se précipita du côté du lit où râlait le vieux Jean Cornutte ; la lampe, suspendue au plancher, éclairait cette scène de désolation.

Vasing, moins vigoureux que Penellan, sentit ses bras repoussés par ceux du timonier ; ils étaient trop près l'un de l'autre pour pouvoir faire usage de leurs armes. Le second, s'apercevant qu'Herming avait étendu son adversaire sur le sol, s'écria :

— A moi ! Herming !

— A moi ! Misonne, fit Penellan à son tour ; mais Misonne se roulait à terre avec Aupic, qui cherchait à le percer de son coutelas ; la hache du charpentier était une arme peu favorable à sa défense, car il ne pouvait la manœuvrer, et il avait toutes les peines du monde à parer les coups de poignard qu'Aupic lui portait avec vigueur.

Cependant le sang coulait au milieu des rugissements et des cris ; Turquiette, terrassé par Jocki, homme d'une force peu commune, avait reçu un coup de poignard à l'épaule ; il cherchait en vain à saisir un pistolet suspendu à la ceinture du Norwégien ; celui-ci l'étranglait comme dans un étau, et aucun mouvement n'était possible.

Au cri de Vasing, que Penellan acculait et écrasait contre la porte d'entrée, Herming accourut ; au moment où il allait porter un coup de coutelas dans le dos du breton, celui-ci d'un pied vigoureux l'étendit à terre ; mais l'effort qu'il fit permit à Vasing de reprendre un peu d'avantage ; son bras droit put se dégager des étreintes de Penellan ; mais la porte d'entrée, sur laquelle ils pesaient de tout le poids de leurs corps, se défonça subitement, et Vasliug tomba à la renverse.

(A CONTINUER.)

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

Puis elle se dressa sur la pointe de ses pieds, grandit subitement comme une apparition, et bientôt épuisée de ce terrible effort, haletante, elle chancela, et tomba lourdement. Raphaël s'élança, se pencha sur elle, et voulut la prendre dans ses bras afin de la rappeler à la vie.

— Marguerite ! ma femme ! cria-t-il avec déchirement.

Et, au même instant, une main convulsive se plaça sur son épaule ; étonné, Raphaël se retourna, puis il aperçut le baron ; et comme la main convulsive était toujours placée sur son épaule, il se leva lentement ; et quand il fut debout, le baron lui dit d'une voix sourde :

— C'était un duel à mort, n'est-il pas vrai ?

Raphaël à cette question se sentit frissonner, il fit un pas en arrière, et ses yeux s'abaissèrent devant ceux du père de Marguerite ; mais ce dernier, toujours la main sur l'épaule du jeune homme, répéta sa question.

— Un duel à mort, murmura Raphaël.

— Il le sera donc pour tous deux, reprit le baron.

Et tirant tout à coup un poignard de son sein, il frappa au cœur le jeune homme qui, le front calme, ne chercha même point à se soustraire à son ressentiment. — Puis, après l'avoir frappé, le baron de Wiedland courut à la fenêtre, l'ouvrit et appela deux hommes qu'il avait emmenés avec lui, et qui l'attendaient au bas de la maison ; deux domestiques parurent bientôt ; il leur fit signe d'approcher, et ils approchèrent ; et leur désignant de la main Marguerite évanouie :

— Emportez-la dans ma voiture, dit-il.

Cet ordre fut rempli à l'instant ; et comme ils emportaient Marguerite, Clotilde, que tout ce bruit avait attirée, parut au fond. Le baron fit signe à ses gens de s'éloigner, et quand ils furent dehors, il alla au devant de la vieille servante, et se plaçant entre elle et le corps de Raphaël :

— Silence ! dit-il.

— Vous, monseigneur ! murmura Clotilde effrayée.

— Il y a dans cette alcôve un berceau, et dans ce berceau un enfant, reprit le baron en montrant l'alcôve entrouverte ; que jamais je n'en entende

parler ; ne révèle à qui que ce soit, malheureuse, son existence, car sa mère, qu'elle ne reverra plus, fut déshonorée, et son père que voici, — il mit le pied contre le corps de Raphaël, — fut un meurtrier.

Et sans laisser à Clotilde le temps de répondre, il lui jeta une bourse et disparut.

Clotilde demeura plusieurs secondes comme atterrée ; en effet, tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'elle venait d'entendre pouvait bien lui sembler un songe horrible ; elle s'avança avec incrédulité vers le corps de Raphaël étendu à terre, et quand elle se fut assurée que tout ceci était réel, quand elle eut touché de la main la profonde blessure qu'il avait reçue au cœur, quand, s'étant remise un peu, elle entendit le baron ordonner à ses gens de s'éloigner en toute hâte, il ne lui fut plus permis de douter.

— Mort ! mort ! mon pauvre enfant, murmura-t-elle au milieu de ses larmes ; mort, toi que ce soir encore étais la joie et la tendresse de Marguerite.

Puis, s'agenouillant presque, elle lui prit la main et la portant à ses lèvres :

— Si jeune, reprit-elle : si jeune et mourir d'une telle mort !

En ce moment, elle entendit un violent coup de fouet, et bientôt le bruit d'une voiture qui roulait sur le pavé, et le piétinement des chevaux impatients. Et malgré sa douleur et sa faiblesse, elle s'élança vers la fenêtre.

— Marguerite, Marguerite ! s'écria-t-elle d'une voix cassée. — Elle ne m'entend pas ! se dit-elle avec désespoir ; — et elle agita la main : Que devenir, mon Dieu !

La voiture avait pris le milieu de la rue et s'éloignait rapidement ; Clotilde désolée la suivait du regard, et il lui sembla qu'une autre voiture croisait celle du baron. — Elle agita de nouveau la main, et cria de nouveau de toute la force qui lui restait encore ; et la première s'éloignait toujours ; et la

seconde approchait. — Clotilde, les yeux toujours fixés sur ces deux voitures, suppliait le Ciel de venir au secours de sa chère Marguerite ; — puis, comme l'obscurité était grande, elle perdit bientôt de vue la voiture du baron de Wiedland ; et quand elle vit la seconde s'arrêter presque sous la porte, ses idées se bouleversèrent.

— Il a eu pitié de ses larmes, murmura-t-elle : il la ramène. Oh ! béni sois-tu, mon Dieu qui as entendu ma prière !

Elle regarda, et vit en effet une femme vêtue de blanc, comme Marguerite, descendre de la voiture, entrer dans la maison ; — à demi folle de joie, elle courut à la porte, — et elle entendit des pas dans l'escalier, puis les pas approchèrent, et Clotilde, un flambeau à la main, se précipita sur le carré en criant : Marguerite !

En ce moment la dame vêtue de blanc parut sur le seuil de la porte, et s'y arrêta.

— Madame Warner ! murmura la vieille servante.

Et le flambeau lui glissa des mains, une sueur de glace inonda son corps ; — elle s'appuya contre la rampe, et prenant la main de madame Warner :

— Ah ! vous êtes la bienvenue ici, dit-elle d'une voix émue. — Il n'y a qu'une heure, je devais vous fermer cette porte, mais à présent je me jette à vos genoux, en vous suppliant d'entrer.

— Que s'est-il donc passé ? reprit madame Warner surprise.

— Vous le saurez tout à l'heure, répondit Clotilde.

Et malgré l'obscurité madame Warner entra, puis la pauvre vieille, après avoir rallumé le flambeau, prit la jeune dame par la main et la conduisant près de l'alcôve :

— Cet enfant n'a plus de mère, dit-elle.

Et la ramenant au milieu de la chambre près du corps de Raphaël ;

— Et voici son père.

(A CONTINUER.)

NOTES HISTORIQUES.

(Suite et Fin.)

Le premier notaire connu qui pratiqua en la paroisse de St. Antoine, en 1782, fut M. Joseph Raymond, qui alla, cette année là même, pratiquer à l'Assomption jusqu'à 1796, année de son décès. Le second notaire connu fut Pierre Antoine Gauthier qui y pratiqua depuis 1803 à 1843. Les habitants de St. Antoine se servaient, avant l'arrivée du notaire Joseph Raymond, du Notaire Déguire qui dit avoir pratiqué à St. Antoine, de 1758 à 1762, et d'un Monsieur Fréchette, notaire à St. Ours, où il pratiqua depuis 1762 à 1767, et après lui, de Marin Jehanne, qui pratiqua comme notaire, à St. Denis, de 1768 à 1786.

Le premier médecin connu qui pratiqua à St. Antoine, fut Joseph Haller, depuis 1828 à 1839.

Ce qui distingue surtout cette paroisse c'est son amour pour l'éducation. La preuve en est dans le

grand nombre de prêtres, de médecins, de notaires d'avocats, et de sœurs qu'elle a donnés, toute petite qu'elle soit, et toute éloignée qu'elle soit des maisons principales d'éducation.

On compte 18 prêtres et 1 trappiste, savoir : MM. Louis Marie Lefebvre, né le 13 Juillet 1792, ordonné le 18 Octobre 1818, mort le 3 Avril 1872. Flavien Durocher, né le 7 Septembre 1800, ordonné le 23 Septembre 1823. Ignace Archambault, né le 16 Mars 1805, ordonné le 18 Septembre 1830, mort le 11 Décembre 1833. Olivier Archambault, né le 16 Août, 1805, ordonné le 2 Mars, 1833. Théophile Durocher, né le 5 Septembre 1805, ordonné le 10 Février 1828, mort le 19 Mai 1852. Eusèbe Durocher, né le 13 Août 1807, ordonné le 3 Février 1833. Edouard Lecours, né le 31 Juillet 1809, ordonné le 25 Octobre 1835. Godfroi

Marchessault, né le 18 Janvier 1811, ordonné le 20 Septembre 1834. Misaël Archambault, né le 14 Juillet 1812 ordonné le 15 Janvier 1837. Isidore Gravel, né le 30 Septembre 1816, ordonné le 12 Septembre 1841. Pierre Olivier Allaire, né le 28 Janvier 1821, ordonné le 29 Décembre 1844. Jean Baptiste Archambault, né le 16 Octobre 1825, (Jésuite). Elphège Gravel, né le 12 Octobre 1838, ordonné le 11 Septembre 1870. Louis Gonzague Gladu, né le 26 Septembre 1840. Louis Ferdinand Codère, né le 8 Octobre 1840, ordonné le 1er Mars 1868. Paschal Ubalde Brunelle né le 14 Décembre 1840, ordonné le 4 Octobre 1866. Joseph Alphonse Gravel, né le 2 Février 1843, ordonné le 26 Août 1866. Anthyme Archambault, né le 12 Avril 1843, ordonné le 9 Août 1868, et J. Bte. Ménard, mort trappiste en France.

Les trois Messieurs Durocher étaient frères, ainsi que les messieurs Ignace et Misaël Archambault, qui sont cousins germains de Monsieur Olivier Archambault. Ce dernier est oncle de Messieurs Jean Baptiste et Anthyme Archambault, qui sont cousins germains. Messieurs Isidore Gravel et Elphège Gravel sont frères consanguins, et cousins de monsieur Joseph et Alphonse Gravel. Monsieur Olivier Allaire est neveu des messieurs Durocher. Monsieur Paschal Ubalde Brunelle est neveu des messieurs Ignace et Misaël Archambault, et Monsieur J. Bte. Ménard étaient neveu de monsieur Olivier Archambault.

On compte une quarantaine de Sœurs, (religieuses.)

On compte 20 médecins, savoir : MM. Christophe Brazeau, Sylvestre Cartier, Prisque Morin, Henri Cartier, Jean Baptiste Desrosiers, Raphaël A. Archambault, Robert Cartier, André Boniface Craig, Alcidas Fancuf, Joseph A. Marsan Lapière, Louis Benjamin Durocher, Louis Gravel, Arthur Gladu, Napoléon Codère, Alcidas Archambault, Alphonse Gladu, Tancrède Marchessault, Lactance Archambault, Anthyme Gadbois, et Paul Cartier.

On compte 10 notaires, savoir : MM. Antoine Côme Cartier, Gédéon Durocher, Joseph Napoléon Azarie Archambault, Victor Gladu, père, Antoine Théophile Gauthier, Azarie Marcotte, Olivier Archambault, Victor Gladu, fils, Louis Gonzague Gladu, et Antoine Magloire Archambault.

On compte quatre avocats, savoir : MM. Théodule Brazeau, Damien Cartier, George Etienne Cartier et Luc Marchesseault.

On compte un homme d'Etat, savoir, Sir George Etienne Cartier, Baronet, qui est l'honneur et la gloire de St. Antoine, comme aussi de son pays, à la prospérité duquel il a travaillé la plus grande partie de sa vie, qui n'est pas encore éteinte, tant s'en faut, grâce à Dieu. Il a travaillé, il travaille encore, et il travaillera encore longtemps, il faut l'espérer, à la gloire et à la prospérité du Canada, tant que la mort ne viendra pas moissonner son existence, rejeton d'une des plus vigoureuses, des plus nobles, et des plus anciennes familles du pays. La vie de cet homme d'état est trop bien connue pour la relater ici.

En parcourant les "Extraits des Rapports" faits en vertu des dispositions du chapitre III des Statuts Refondus du Bas-Canada, intitulé : Acte concernant la statistique annuelle des affaires judiciaires, pour l'année 1871, on constate que devant la Cour des Commissaires, il n'y a eù que trois sommations émises, et que devant les Juges de Paix qui sont A. C. Cartier, R. Marchesseault, A. B. Archambault, Louis Gravel, et F. X. Pineault, Ecrs., il n'y qu'une sommation émise. Il n'y a encore aucune sommation émise depuis le 1er Janvier dernier à ce jour, devant ces Juges de Paix ainsi que devant la Cour des Commissaires présidés par A. C. Cartier, R. Marchessault, Amable B. Archambault, Flavien Marcotte et Paschal Archambault, fils, Ecrs.

Ce fait prouve que la tranquillité et l'accord règnent dans cette paroisse qui n'est composée que de cultivateurs, car il n'y a qu'un notaire pratiquant, savoir, C. P. Germain, et A. M. Archambault, Ecrs., deux médecins qui sont A. Archambault et P. Cartier, Ecrs., et deux marchands qui sont Narcisse Cartier, Ecr., et Joseph Codère, fils.

Il y a 26 ans qu'il n'existe pas d'auberge dans St. Antoine.

Durant le printemps dernier, le Conseil Municipal y a passé un règlement prohibant la vente en détail des liqueurs fortes.

D'après le dernier recensement, la population ne s'y est élevée qu'à 1663 personnes, donnant 1043 communians.

Il n'y a pas un seul protestant.

Aussi on y remarque que la foi y est assez vive, si on en juge par les dons faits à l'œuvre de la Propagation de la Foi, au St. Père, aux incendiés, etc. D'ailleurs, c'est le témoignage que rendent à la paroisse de St Antoine plusieurs membres du clergé dans les sermons qu'ils ont daigné y donner.

En résumé, l'amour qu'a cette paroisse pour l'éducation, l'accord et la paix qui y règnent, l'aisance qu'on y voit, la foi assez vive qu'on y remarque, en font une belle paroisse. Aussi, Mgr. de St. Hyacinthe, dans sa visite pastorale à St. Antoine, en Juin dernier, n'a pas hésité à dire qu'il considérait "la paroisse de St. Antoine comme étant la plus belle paroisse du monde" dans les quelques mots qu'il daigna adresser lorsqu'il y fit ses adieux dans l'église. C'est un témoignage bien flatteur, il est vrai, pour cette paroisse qui saura, espérons-le, ne s'en pas éorgueillir. Cependant ce savant prélat avait raison de rendre un tel témoignage à St. Antoine, d'après ce qui précède. Du moins, personne n'osera blâmer cet illustre évêque, parce qu'on le sait et on le connaît bon juge en de pareilles matières.

La petite paroisse de St. Antoine est sous le patronage de St. Antoine de Padoue, dont une magnifique statue, de grandeur naturelle, fut placée sur le portail de l'église, entre les deux clochers, en 1865, pour protéger cette paroisse contre les malheurs de toutes sortes. Aussi, on constate avec bonheur que cette protection n'a pas manqué, comme on a lieu de le croire, à cette paroisse où il n'est pas arrivé d'accidents notables. Une autre grosse statue, en pierre de taille, du même saint, avait été antérieure-

ment placée sur le portail de l'église, mais on l'y enleva bientôt, à raison de ce que son lourd poids forçait le portail de l'église, prétendait-on, tandis qu'en réalité il n'en était pourtant pas ainsi. Aussi dans cet intervalle, on remarque qu'il arriva plusieurs malheurs, tels que morts subites, morts causées par la foudre, incendies causés aussi par la foudre, personnes noyées, etc.

C'est avec raison qu'on a lieu d'attribuer la prospérité de cette belle paroisse à la grande protection de St. Antoine de Padoue qui a été et qui est encore si puissant auprès de Dieu. On ne saurait croire quelles grâces infinies que ce grand saint a obtenues et obtient encore de Dieu qu'il a tant aimé sur la

terre. Pour s'en convaincre, et pour penser aussi qu'il peut bien obtenir et accorder de grandes faveurs à la paroisse de St. Antoine, il suffit de se rappeler quelques-uns des nombreux miracles que ce grand Saint a opérés, car, pour relater les miracles que St. Antoine de Padoue a opérés, il faudrait écrire des volumes entiers, tant il en a opérés. Il en a opérés même qui nous paraissent une plaisanterie. D'ailleurs, personne ne contestera que St. Antoine de Padoue est du nombre des Saints connus qui ont opéré le plus grand nombre de miracles.

C. P. GERMAIN.

St. Antoine, Août 1872.

PENSEES DIVERSES SUR LA FEMME.

(RECUEILLIES PAR GRAZIELLA.)

Souvent femme varie,
Est bien fol qui s'y fie.

FRANÇOIS I^{er}.

Les femmes doivent aux hommes leurs défauts, leurs travers et leur coquetterie même.

MME GOTTIO.

La coquetterie, c'est la véritable poésie des femmes.

MME DE GIRARDIN.

La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux.

FLORIAN ET BIEN D'AUTRES APRÈS LUI.

Les femmes se perdent par la sensibilité; elles se sauvent par la coquetterie.

MME AZAIS.

Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.

DESTOUCHE.

Une femme coquette se soucie peu d'être aimée; il lui suffit d'être trouvée aimable, et de passer pour belle.

LA BRUYÈRE.

Coquette qui querelle est sur le point d'aimer.

VOISEN.

La femme tendre cède à son cœur; la coquette ne cède qu'à sa tête.

S. DUBAY.

Une femme modeste, vraie, sensible, laborieuse, ne sera jamais coquette.

COMTESSE DE BRADI.

La coquetterie est incompatible avec la vertu.

(Id.)

La coquetterie est l'ambition des femmes.

BUGNY.

Les filles sont toujours un peu coquettes.

VOLTAIRE.

C'est providence de l'amour
Que coquette trouve un volage.

LAMOTHE.

Le passe-temps favori de la femme légère, frivole, étourdie est bien souvent la coquetterie.

.....

En fait d'artifices, de ruses coquettes, les femmes ne peuvent pas être calomniées. Elles en possèdent un tel fond, qu'il est impossible d'y rien ajouter par supposition.

Toute belle est un peu coquette.

AGNIEL.

La coquette est semblable au bouquet de fleurs dont on ne jouit que des yeux, qui vous embaume aujourd'hui, et qu'on jette au bout de huit jours, par les fenêtres comme un paquet d'herbes fanées.

.....

Si vous faites la cour à une veuve qui a une fille de vingt ans plus jeune qu'elle, n'oubliez pas de lui déclarer d'abord que vous pensiez qu'elles étaient les deux sœurs.

.....

Une belle alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.

LA FONTAINE.

Les femmes pensent plus de mal' des femmes que les hommes.

L'enfer est pavé de langues de femme

L'ABBÉ GUYEN.

Les femmes n'ont que du caquet; elles ne parlent que de bagatelles.

TRÉVOUX.

Une femme ressemble au claquet du moulin; Elle ne se tait plus dès qu'on la met en train.

.....

..... Dans une femme,
La parole jamais ne manque qu'avec l'âme.

LÉORAND.

La langue des femmes est leur épée et elles ne la laissent pas rouiller.

(PROVERBE.)

.....Les Femmes savent mentir.

La moins habile en connaît la science.

LA FONTAINE.

Propos de femme, duvet au vent.

JULES CAUVAIN.

L'esprit et la grâce font excuser le caquet d'une jolie femme.

BOISTE.

Trois femmes font un marché.

PROV :

Une femme ne cèle que ce qu'elle ne sait pas.

Qu'une femme parle sans langue

Et fasse même une harangue,

Je le crois bien

Qu'ayant une langue au contraire,

Une femme puisse se taire,

Je n'en crois rien.

.....

Quand les femmes ont du bonheur à vous annoncer, elles écrivent trois mots; trois lignes, c'est un bonheur, trois pages, un désespoir, trois feuilles, une mort.

MERY.

Joujou du cœur qu'une plume pour une femme.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme.

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux.

MME. NCKER.

Les yeux d'une jolie femme sont les interprètes et la langue de son cœur. Ils traduisent ce que sa langue ne peut exprimer.

La femme savante parle à l'esprit, la femme aimable parle au cœur.

Les femmes ont seules un tact assez fin pour trouver la note juste dans une causerie d'adieu, où l'on ne doit pas tout dire, mais où l'on veut que tout soit deviné.

A. DE LASTHÉNIE.

La femme est un poème qu'il faut lire avec le cœur pendant bien des années pour le bien comprendre.

PAULIN LIMAYRAC.

Les femmes font apostasier les anges.

SALOMON.

Il est doux d'apprendre une langue étrangère par les lèvres et par les yeux d'une femme.

LORD BYRON.

Les femmes sont mille fois plus fortes que l'homme dans les situations critiques; elles savent refouler au plus profond de leur cœur les plus violentes émotions et garder un visage impassible quand l'intérieur est bouleversé.

L'ami donne s'il a trop, la femme lors même qu'elle n'a pas assez.

A. BOUGEARD.

La pudeur est la plus belle de toutes les parures; c'est le luxe des honnêtes femmes.

Quand une femme est belle, elle ne l'ignore pas.
G. C.

Les femmes du monde aiment mieux mourir que de se refuser un plaisir; elles ne vivent que pour les bals, les concerts, et sacrifient leur senté à ces futiles amusements.

La fantaisie chez les femmes s'étend et se varie à un tel point qu'on en a vu se ruiner pour cet unique travers d'imagination.

COMTESSE BRADI.

L'enfer des femmes est la vieillesse.

LA ROCHEFOUCAULD.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes, l'habileté de s'en prévaloir est leur talen.

J. J. ROUSSEAU.

A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens; c'est trop de deux esprits dans une maison.

DE BONALD.

Peu de femmes ont assez de raison pour sentir qu'elles ont besoin d'être gouvernées; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer.

DE LÉVIS.

La femme doit se renfermer dans son ménage, doit plaire à son mari, gagner sa confiance, et le charmer moins par sa beauté que par sa vertu.

FÉNÉLON.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

LA ROCHEFOUCAULD.

Les femmes ont en général plus de caprices que de penchants, et plus de goûts que de passion.

DANIEL DUBAY.

Les femmes sont des démons qui vous font entrer en enfer par la porte du paradis.

ST. CYPRIEN.

Dieu a créé les femmes pour l'ornement de l'humaine espèce, pour soulager notre humanité, pour adoucir les misères de la vie humaine, pour le contentement des hommes, pour aider à peupler le paradis auquel nous conduisent le Père, le Fils et le St. Esprit, Ainsi-soit-il.

J. OLIVIER.

La femme est l'amie naturelle de l'homme et tout autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.

DE BONALD.

La femme est supérieure à l'homme, aussi bien par l'âme que par la beauté.

E. PELLETAN.

Développons l'âme de la femme, afin que la femme devienne en toute réalité cette créature céleste que nous rêvons dans notre adolescence.

A. MART.

La femme est la plus grande institutrice du genre humain, puisque l'homme enfant reçoit sur ses genoux les premières impressions qui frappent son intelligence, les principes qui régleront plus tard chacun des actes de sa vie.

Mme DROHOJOWSKA.

LE DIAMANT.

(Suite et Fin.)

De tous les autres voyageurs, Tavernier est presque le seul qui nous ait indiqué d'une manière un peu précise les différents lieux où se trouvent les diamants dans l'ancien continent ; il donne aussi le nom de *mines de diamants* aux endroits dont on les tire, et tous ceux qui ont écrit après lui ont adopté cette expression, tandis que, par leurs propres descriptions, il est évident que non-seulement les diamants ne se trouvent pas en mines comme les métaux, mais que même ils ne sont jamais attachés aux rochers comme le sont les cristaux. On en trouve à la vérité dans les fentes plus ou moins étroites de quelques rochers, et quelquefois à d'assez grandes profondeurs, lorsque ces fentes sont remplies de terre limoneuse, dans laquelle le diamant se trouve isolé, et n'a pas d'autre matrice que cette même terre. Ceux que l'on trouve à cinq journées de Golconde, et à huit ou neuf de Visapour, sont dans des veines de cette terre entre les rochers ; et comme ces veines sont souvent obliques ou tortueuses, les ouvriers sont obligés de casser le rocher, afin de suivre la veine dont ils tirent la terre avec un instrument crochu, et c'est en délayant à l'eau cette terre qu'ils en séparent les diamants. On en trouve aussi dans la première couche de la terre de ces mêmes lieux, à très-peu de profondeur, et c'est même dans cette couche de terre limoneuse qu'on rencontre les diamants les plus nets et les plus blancs ; ceux que l'on tire des fentes des rochers ont souvent des glaces qui ne sont pas des défauts de nature, mais des fêlures qui proviennent des blocs que les ouvriers, avec leurs outils de fer, donnent aux diamants en les recherchant dans ces fentes de rocher.

Tavernier cite quelques autres endroits où l'on trouve des diamants : « L'un est situé à sept journées de Golconde, en tirant droit au levant, dans une petite plain ; voisine des montagnes, et près d'un gros bourg sur la rivière qui en découle. On rencontre d'autant plus de diamants qu'on approche de plus près de la montagne, et néanmoins on n'y en trouve plus aucun dès qu'on monte trop haut. Les diamants se trouvent en ce lieu presque à la surface de la terre. » Il dit aussi que le lieu où l'on a le plus anciennement trouvé des diamants est au royaume de Bengale, auprès du bourg de Soonelpour, situé sur la rivière de Gouil, et que c'est dans le limon et les sables de cette rivière que l'on recueille ces pierres précieuses, on ne fouille ce sable qu'à la profondeur de deux pieds ; et néanmoins c'est de cette rivière que viennent les diamants du la plus belle eau : ils sont assez petits, et il est rare qu'on y en trouve d'un grand volume. Il a observé qu'en général les diamants colorés tirent leur teinture du sol qui les produit.

Dans un autre lieu du royaume de Golconde on a trouvé des diamants en grande quantité ; mais comme ils étaient tous roux, bruns ou noirs, la recherche en

a été négligée et même défendue. On trouve encore de beaux diamants dans le limon d'une rivière de l'île de Bornéo ; ils ont le même éclat que ceux de la rivière de Gouil, ou des autres pu'on tire de la terre au Bengale et à Golconde.

On comptait, en 1778, vingt-trois mines, c'est-à-dire vingt-trois lieux différents d'où l'on tire des diamants au seul royaume de Golconde ; et dans toute la terre où ils se trouvent est jaunâtre ou rougeâtre, comme notre terre limoneuse : les diamants y sont isolés et très-rarement groupés deux ou trois ensemble. Ils n'ont point de gangue ou matrice particulière, et sont seulement environnés de cette terre : il en est de même dans tous les autres lieux où l'on tire des diamants, au Malabar, à Visapour, au Bengale, etc. : c'est toujours dans les sables des rivières ou dans la première couche du terrain, ainsi que dans les fentes des rochers remplis de terre limoneuse, que gisent les diamants, tous isolés et jamais attachés, comme les cristaux, à la surface du rocher ; quelquefois ces veines de terre limoneuse qui remplissent les fentes des rochers descendent à une profondeur de plusieurs toises, comme nous le voyons dans nos rochers calcaires ou même dans ceux de grès, et dans les glaises dont la surface extérieure est couverte de terre végétale. On suit donc ces veines perpendiculaires de terre limoneuse qui produisent des diamants, jusqu'à cette profondeur ; et l'on a observé que dès qu'on trouve l'eau il n'y a plus de diamants, parce que la veine de terre limoneuse se termine à cette profondeur.

On ne connaissait, jusqu'au commencement de ce siècle, que les diamants qui nous venaient des provinces ou des îles de l'Inde orientale ; Golconde, Visapour, Bengale, Pégu, Siam, Malabar, Ceylan et Bornéo, étaient les seules contrées qui en fournissaient ; mais en 1728, on en a trouvé dans le sable de deux rivières au Brésil ; ils y sont en si grande quantité, que le gouvernement de Portugal fait garder soigneusement les avenues de ces lieux, pour qu'on ne puisse y recueillir de diamants qu'autant que le commerce peut en faire débiter sans diminution de prix.

Les diamants bruts, quoique bien lavés, n'ont que très-peu d'éclat, et ils n'en prennent que par le poli, qu'on ne peut leur donner qu'en employant une matière aussi dure, c'est-à-dire de la poudre de diamant ; toute autre substance ne fait sur ces pierres aucune impression sensible, et l'art de les tailler est aussi moderne qu'il était difficile ; il y a même des diamants qui, quoique de la même essence que les autres, ne peuvent être polis et taillés que très-difficilement ; on leur donne le nom de *diamants de nature* ; leur texture par lames courbes fait qu'ils ne présentent aucun sens dans lequel on puisse les entamer régulièrement.

NOUVELLES DIVERSES.

Nous apprenons avec plaisir que Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur Caron a été fait Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire et l'hon. M. Chauveau, Chevalier de seconde classe de l'Ordre de Pie IX, ce qui équivaut dans cet Ordre à la Commanderie, et donne droit à la décoration de Commandeur. L'hon. M. Chauveau était déjà Chevalier de l'Ordre de St. Grégoire.

Les dernières nouvelles reçues de Sir George E. Cartier constatent que sa santé s'améliore de jour en jour. Sir George est aujourd'hui assez bien et a été invité à dîner par le Prince de Galles tout dernièrement, comme nous l'apprend l'extrait suivant du *Court Circular*, daté du château de Windsor le 26 mars :

« Le Prince et la Princesse de Galles ont donné un dîner le soir du 25 mars, auquel assistaient les personnes suivantes :—Son Ex. l'ambassadeur d'Autriche (le comte de Beust), le comte et la comtesse de Bessborough, le comte et la comtesse Cowper, le comte et la comtesse de Kimberley, le vicomte et la vicomtesse Halifax, Lord et Lady Colville, Lord et Lady Bloomfield, Général Lord Strathnairn, le Très-Hon. Chichester Fortescue et Frances comtesse de Waldegrave, le Très-Hon. E. et Mme. Cardwell, le Très-Hon. G. J. et Mme. Goschen, Sir Anthony et Lady Rothschild, Sir George et Lady Cartier, Sir Cohn et Lady Rose, Amiral Sir Alexander et Lady Milne, Lieut-Colonel Baron Von Kodolitsch, Lieut-Colonel Reily, M. H. B. Loch, l'hon. Mde E. Colte, Général Très-Hon. Sir W. Knollys et le Major Général Probyn.

ANGLETERRE.—Le nouvel évêque catholique de Liverpool a été installé le 22 Mars. Sa première lettre pastorale, lue dans toutes les églises du diocèse, fait ressortir l'oppression et la spoliation de l'Eglise en Allemagne, en Suisse, en Espagne et en Italie. Il fait une allusion à une lettre non publiée adressée par le pape à un ecclésiastique italien, lettre dans laquelle Sa sainteté dirait que les attaques contre l'Eglise catholique sont plus violentes que jamais, mais que le triomphe de cette dernière se prépare, triomphe qui surpassera en étendue et en splendeur tous ceux que l'histoire a enregistré jusqu'à présent.

—On lit dans le *Toulonnais* :

Il est un nom qui, espérons-le, ne portera pas bonheur à la Prusse, qui le prononce si fièrement.

Une dépêche annonce qu'un grand vapeur allemand, auquel ses armateurs avaient donné le nom de *Sedan*, a sombré totalement dans les mers de Chine.

Le *Sedan* avait à bord des passagers, dont une partie a péri dans les flots en se jetant avec trop de précipitation dans les canots qui auraient pu les sauver.

A Magdebourg, province de Saxe (Prusse), il s'est présenté, écrit-on à la *Gazette de Cologne*, de nouveaux cas de trichinose.

Le nombre d'individus actuellement atteints de la trichinose à Magdebourg peut être évalué à 200 environ.

—La czarine de Russie est arrivée le 19 mars à Florence. Elle se fait transporter en litière, l'espèce de phthisie dont elle est atteinte ne lui permettant pas de supporter la voiture. Elle est accompagnée de sa fille Marie et de son fils Wladimir.

La suite se compose d'environ soixante-dix personnes. Le train impérial est une merveille de richesse et de confortable.

L'auguste voyageuse a été reçue à la gare par Victor-Emmanuel, la grande-duchesse Marie de Russie, M. Uxkuhl-Gyllenbault, ministre de Russie à Rome, le préfet, etc. Elle est descendue de wagon en s'appuyant sur le bras du roi.

On représente la czarine comme une femme très dévote, mystique même, et affligée des malheurs de Pie IX, qu'elle tient pour le plus saint homme de l'Eglise latine. Il est positif qu'elle ira le voir avec sa fille, et qu'elle choisira le moment où il n'y aura à Rome aucun membre de la famille royale.

On a loué pour l'impératrice tout l'hôtel Tramon-tano. Elle paiera 80,000 fr. pour trois mois. Il est vrai que le propriétaire en a dépensé 60,000 en restaurations et embellissements. La suite habitera une maison voisine.

L'Impératrice a amené non-seulement des cuisiniers, mais le boulanger qui confectionne son pain avec un mélange de farine de Hongrie et de farine française, et on a préparé un four spécial.

Pour les excursions dans les environs, on tient prête une escouade d'ânes venus d'Orient.

Un bataillon d'infanterie, avec musique et drapeau et un piquet de lanciers se pavant déjà dans les rues de Sorrente. La musique étudie des airs russes.

On croit toujours que le czar viendra chez l'impératrice à la fin de mai.

—Le *Nautical Magazine* donne les renseignements suivants sur les ouragans qui ont désolé l'Angleterre à différentes époques :

En 944, un ouragan détruisit à Londres 1,500 maisons; un autre, en 1091, jeta par terre 500 maisons et plusieurs églises. En 1382 et en 1389, de semblables calamités mirent en pièces, dans l'intérieur même des ports, un grand nombre de navires. En 1696, un ouragan qui sévit sur la côte orientale de l'Angleterre, causa la perte de plus de 200 navires et de la plupart des équipages. Le 26 novembre 1703 sévit le grand ouragan (*great storm*) qui fit dans Londres plus de 2 millions de dégâts. On évalua à 8,000 le nombre de personnes qui périrent pendant cette tourmente. Huit navires de guerre et 1,800 hommes se perdirent en vue de terre. Dans le Kent seulement 1,700 arbres furent arrachés. Le phare de Eddystone s'écroula. Quantité de bestiaux périrent. En 1794, 1800, 1814, 1816, 1821, 1822, 1833 des ouragans épouvantables

visitèrent différentes parties de l'Angleterre en causant d'immenses dommages. En janvier 1839, un ouragan affreux s'abattit sur Liverpool. En octobre 1859, pendant la tempête qui causa la perte du *Royal Charter*, 343 navires furent détruits. Le 11 janvier 1866, à Torbay, 61 navires se perdirent. En août 1868, un des plus terribles ouragans qui se soient vus sévit en Angleterre. Enfin, pendant le mois de décembre dernier, de violents orages ont jeté une grande consternation dans le Royaume-Uni.

—Voici la description de la couche de lave dans laquelle se retranchent les Modocs. La forteresse des Indiens Modocs occupe une étendue superficielle considérable et irrégulière de terrains volcaniques où les roches de basalte et de trachyte couvrent la surface, laquelle a été plus ou moins accidentée par les soulèvements du sol ; le refroidissement de la lave en fusion a causé des fissures et des écartements. Ces terrains occupent une surface de près de cent mille mètres carrés.

Que l'on s'imagine une surface unie de blocs de granit, épaisse de 500 pieds. sous laquelle on aurait placé des mines de poudre d'une puissance irrésistible, et une explosion simultanée de toutes ces mines déchirant cette surface, la parsemant de masses irrégulières de toute forme et de toute grandeur, ac-

cumulant par endroits ces masses les unes sur les autres, et sur d'autres points creusant des abîmes.

Cette surface est sillonnée de souterrains et de précipices. Du haut d'une de ces pyramides de pierre, l'Indien peut viser son ennemi et le tuer sans s'exposer ; avant qu'il soit possible de le déloger de sa position il a le temps de charger et de décharger dix fois son arme et de mettre ensuite des abîmes entre lui et son adversaire ; s'il est délogé de son nouveau poste il se réfugie dans des passages souterrains qui lui sont familiers et va établir un peu plus loin une nouvelle embûche d'où on ne le débusquera qu'en sacrifiant dix hommes.

—Le *Railway News* de Londres a annoncé comme très prochaine la conclusion du projet de fusion entre toutes les compagnies télégraphiques qui relient l'Angleterre à l'Amérique du Nord. Une compagnie au capital de 200 millions de francs s'est constituée pour acquérir la propriété des câbles anglo-américains de Terre-Neuve et les exploiter comme une entreprise particulière.

La nouvelle Compagnie garantirait le public contre toute interruption du service, et inaugurerait son administration par une réduction du tarif des dépêches.

LES VÊTEMENTS.

Nous sommes certains que les nombreux lecteurs de *l'Album de la Minerve* ne liront pas sans intérêt les bons conseils donnés dans l'article suivant et qu'ils en profiteront.—

Les formes, la disposition, la nature des vêtements diffèrent très notablement suivant l'âge, le sexe, la profession.

Mais dans tous les cas, les vêtements étant destinés à mettre le corps à l'abri des influences atmosphériques, chaudes, et surtout froides ou variables, devraient être appropriés au climat qu'on habite et conformes aux prescriptions de l'hygiène.

Dans le choix des tissus qui peuvent le mieux nous protéger contre les intempéries, il est à remarquer, que, l'air étant mauvais conducteur du calorique, les tissus qui peuvent emprisonner entre leurs mailles une couche d'air assez épaisse ne laissent pas perdre la chaleur naturelle des corps et servent de barrière efficace contre le froid du dehors.

Ces mêmes tissus préservent également des rayons d'un soleil trop ardent, en les empêchant d'arriver brusquement jusqu'à nous.

Si donc l'on classe à ce point de vue les différentes substances propres à être employées dans la confection des vêtements, on trouve en première ligne les fourrures, la ouate, la laine, puis la soie, le coton et enfin le lin et le chanvre.

Il résulte de ce principe qu'un tissu est d'autant

plus chaud qu'il est plus lâche, c'est-à-dire qu'il contient plus d'air. C'est pourquoi la laine largement tricotée est plus chaude que celle dont la trame est dense et serrée, et que les étoffes plucheuses valent beaucoup mieux contre le froid que les étoffes lisses et fermes.

Les tissus qui se laissent le plus facilement imbiber par l'humidité sont les plus froids. La fibre poreuse du lin et du chanvre se charge facilement d'humidité, le coton plus difficilement, la soie encore plus difficilement ; au dernier rang est la laine ; il est vrai que celle-ci, une fois pénétré par l'humidité, met beaucoup plus de temps que les autres à sécher. On ne devrait pour les gilets de flanelle notamment, ne faire usage que de flanelle blanche comme résistante de plus à la moiteur du corps.

A côté du très léger incon vénient que présente le gilet de flanelle, inconvénient qui est d'entretenir le corps dans un état presque constant de transpiration et par cela même de diminuer quelque peu les forces corporelles, il offre d'immenses et incontestables avantages. Aussi ne saurions-nous trop recommander l'usage principalement aux personnes sujettes aux rhumes et à celles qui souffrent des affections de la poitrine.

Ces gilets préservent des brusques changements de température ; ils absorbent facilement les produits de la transpiration et s'opposent au refroidissement quand le corps est baigné de sueur. Contrairement à l'avis de quelques médecins, nous ne

conseillons à personne, une fois l'usage du gilet de flanelle adopté, de s'en passer à un moment donné. Il faut bien se garder, sous peine de courir au devant d'une fluxion de poitrine, il faut bien se garder de s'en débarrasser durant l'été, époque à laquelle il est peut être le plus utile.

Les bas et les chaussettes de laine sont également d'une utilité incontestable, surtout lorsque le temps est humide.

Quand on a gardé une paire de bas de laine toute la journée et qu'elle a contracté l'humidité, il ne faut pas la remettre le lendemain. On doit la laisser sécher au moins deux jours. Même observation pour les gilets de flanelle.

Les personnes qui ont les pieds sensibles, que la marche fatigue, éprouveront un grand soulagement en se frottant, le matin avant de s'habiller, avec un peu d'alcool camphré, légèrement additionné d'eau.

Les meilleures frictions sont celles qui se font à l'aide de la main.

L'usage des ceintures pour les hommes doit être supprimé. Les bretelles souples sont en tout préférables, parce qu'elles n'étreignent pas circulairement le corps et ne gênent pas la circulation, comme le font toujours les ceintures.

Le caleçon, soit en tricot de coton, soit en flanelle, soit en calicot, outre qu'il sert à maintenir la propreté du corps, garantit tour à tour, selon l'étoffe dont il est fait, et du froid et de la chaleur excessive.

Quand à ce qui concerne les vêtements des femmes, on ne saurait trop s'élever contre la mode funeste des corsets, celle des corsages serrés dont la mission est d'étrangler les membres supérieurs à leur naissance au-dessous de l'épaule. L'ampleur des jupons est funeste également.

DU BEAU.

Les sceptiques prétendent qu'il n'y a point de beauté absolue qui soit la règle du goût. Ils prétendent que le genre humain étant divisé en plusieurs races dont le type est distinct, il est déraisonnable de définir d'après une seule race le Beau qui n'est point vrai, s'il n'est universel; or, ajoutent-ils, loin que notre Beau aie ce caractère d'universalité, il est restreint à l'observation d'un certain nombre d'hommes, parmi lesquels même on n'est d'accord que sur la vérité du proverbe « des goûts et des couleurs on ne discute point; » écoutez plutôt Montaigne: « Quant à la beauté du corps avant de passer outre, il me fallait savoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraisemblable que nous ne savons guères ce que c'est que beauté en nature et en général, puisque à l'humaine et notre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avait quelque prescription naturelle, nous la reconnaitrions en commun comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à notre poste, *turpis romano belgicus ore color*. Les Indes la peignent noire et basanée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat et large, et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusqu'à la bouche; comme aussi la banlèvre (*lèvre inférieure*), de gros cerceaux enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grâce de montrer leur dent jusqu'au-dessous des racines; au Pérou, les plus grandes oreilles sont les plus belles et les étendent autant qu'elles peuvent par artifice: et un homme d'aujourd'hui dit avoir vu en une nation orientale, ce soin de les agrandir en tel crédit et de les charger de pesants joyaux,

qu'à tout coup il passait son bras vêtu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avec grand soin et ont à mépris de les voir blanches: ailleurs ils les teignent de couleur rouge, non-seulement en Basque, les femmes se trouvent plus belles la tête rose, mais assez d'ailleurs, et qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dit Genie. Les Mexicaines comptent entre les beautés, la petitesse du front.

A ces vives objections groupées comme pour un assaut irrésistible, dit Louis Meignen, nous répondons d'abord qu'à côté de ces opinions contradictoires et de ces différences particulières, il y a des traits communs de beauté sur lesquels tout le monde est d'accord; de manière qu'un bel homme ou une belle femme, quelque soit son pays, joit, aux traits distinctifs de sa race, ces traits généraux de la beauté universelle sans lesquels on ne serait estimé beau nulle part. Ensuite, nous prouverons que, dans le propos qui nous occupe, on attache une importance exagérée à la division des races. Bien des défauts ou des manques de proportions dans les membres s'expliquent par des causes locales, et peuvent être considérées comme des infirmités accidentelles. Les voyageurs ont été souvent assez clairvoyants pour en juger ainsi, et ce n'est point une simple analogie que remarque Plin l'ancien, quand il dit des Ethiopiens qu'ils ressemblent à des brûlés, à cause de l'enflure de certains traits de leur visage et de la frisure de leurs cheveux et de leur barbe. « Au premier aspect, dit Gaimard, un des compagnons de Dumont d'Urville, à propos des habitants de la terre de Van Diemen, on est frappé de la maigreur et de

l'exiguité de leurs membres inférieurs, mais cette disposition ne paraît point le caractère propre à ces peuples elle tient à l'état de misère dans lequel ils sont, et au défaut d'une nourriture suffisante pour le développement de ces parties. Ce qui le prouverait, c'est que les femmes de ce pays, prises par des Anglais, et nourries d'une nourriture abondante et minérale, avaient leurs extrémités bien développées, et même dans un état d'obésité.....

Les malheureux Lapons sont, l'exemple favori des sceptiques qui objectent à la théorie du Beau la diversité des races humaines ; comme si le nouveau monde et une partie de l'ancien n'étaient peuplés que de Lapons ou de matières faites sur ce modèle. Cependant, écoutons la plupart des voyageurs, ils nous disent que le plus grand nombre de ceux que nous nommons sauvages ont une beauté presque de tous points, semblable à la nôtre. " Parmi ces fumeuses, dit Burton (Afrique : les Belouchis), j'en ai remarqué trois qui m'avaient été belles en tout pays, le type grec dans toute sa pureté, le regard souriant, des formes sculpturales, le buste de la Vénus coulé en bronze. " Dans une des notes justificatives du voyage de Dumond d'Urville, nous lisons : " Les Nouvelles-Zélandaises sont aussi belles que les femmes du midi de l'Europe, bien faites et en général jolies. " Le célèbre voyageur trouve que les hommes ont le type Juif et, loin que cette biragerie lui répugne, il admire leur tatouage, grave, dit-il, avec un goût et une finesse admirables. " La peau de ces Insulaires est brune, ajoute-il, et l'ocre, dont ils se frottent souvent, leur imprime une teinte rougâtre qui n'est point désagréable. " A propos des Fidjiens : " Plusieurs de ces individus auraient pu servir de modèle au Gladiateur Combattant. — Les femmes des îles de Fougara pourraient servir de modèle aux artistes pour les proportions, si ce n'est qu'elles ont les jambes et les

pieds trop gros par l'effet du travail. " Le docteur Barth dit, dans son voyage au centre de l'Afrique : " Je me suis arrêté devant une jeune femme qui avait près d'elle son fils âgé de huit ans ; ils formaient à eux deux un groupe digne du ciseau d'un grand artiste ; l'enfant surtout ne le cédait en rien au *Discophoros* antique. " On ne finirait point s'il fallait citer tous les témoignages de ce genre. Sans doute, on peut y opposer des descriptions affreuses inspirées à certains voyageurs, par la vue de quelques sauvages à la physionomie peu rassurante ; mais nous n'avons point nié la laideur ; elle est de tous les pays, et pour la remonter, il n'est point nécessaire d'aller chez les Papons ; on peut soutenir seulement que partout on retrouve un type humain ayant les caractères de la beauté telle que nous la concevons, avec cette réserve toutefois, qu'elle est chez les peuples en raison directe du degré de civilisation.

C'est Voltaire, je crois, qui a dit :

" La où il y peu de sens moral, comme chez les sauvages, il y a peu de goût. " Winckelmann oppose l'humanité des Grecs à la férocité de Romains, pour expliquer la supériorité artistique des premiers. Pourquoi n'ajouterai-je pas que le type d'une race civilisée conserve, dans sa forme physique même, comme l'empreinte de sentiments plus purs humains ? N'est-ce pas une belle idée que celle de Maxime de Tyr : " La beauté tient beaucoup du Ciel, soit que l'esprit divin se choisisse d'abord un logis qui lui convienne, soit qu'à sa venue il rende sa demeure digne de lui. "

Mais sans nous arrêter à cette poétique hypothèse, nous suivons l'intention de cet essai qui est de démontrer ce que Winckelmann affirme : " *Quant à la forme générale de la beauté, dit-il, la plupart des nations civilisées tant en Europe qu'en Asie, ont été constamment au même sentiment.* "

LE BAUME UNIVERSEL

(que ne découvrira-t-on pas ?
GEOFFROY.

On conte, dans la Franche-Comté, sur le baume universel, une facétie fort triviale, que pourtant nous pouvons citer, en réclamant l'indulgence du lecteur.

Un alchimiste de Besançon avait trouvé la pierre philosophale, l'élixir de longue vie et le baume universel. Avec la première découverte, il était sûr d'être l'homme le plus riche de la terre ; et comme son élixir lui assurait une vie qui ne finirait pas de longtemps, il n'attachait d'intérêt à son baume qu'autant qu'avec ce puissant remède il pourrait être utile à ses semblables. Ce baume guérissait toute espèce de blessure aussi vite que la pensée ; il ne laissait aucune trace de cicatrice. Mais la foule douta. Pour prouver l'efficacité de son remède, l'alchimiste se fit des plaies, se coupa la main et

même la tête, si l'on en croit la chronique, puis il rétablit parfaitement les choses. Il n'avait pas encore gagné avec tout cela la confiance générale. Les ignorants disaient :

" C'est un magicien qui nous fascine les yeux. "

Les médecins : " C'est un charlatan et un imposteur. "

Le savant piqué, promit une grosse somme d'argent à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, qu'il s'engageait à remettre au péril de sa vie. L'appât du gain lui amena trois Savoyards. A l'un il coupa la main gauche, il arracha les yeux à son camarade, il retira les intestins du troisième, après quoi il posa du baume sur les plaies, et les trois patients ne sentirent pas la moindre incommodité.

Pour rendre le prodige plus éclatant, quelqu'un ayant demandé qu'on laissât un intervalle entre le dégat et le rétablissement, l'alchimiste, sûr de ses moyens, voulut bien attendre au lendemain. Il fit

porter à son logis les pièces enlevées, et les recommanda à sa servante, qui négligea la commission. Pendant qu'elle était dehors, ayant laissé le tout dans un saladier, un chien mangea les intestins et le reste. Dans la peur d'une réprimande, la servante soupçonnant le chat, l'assomma, prit ses yeux qu'elle mit sur une assiette, acheta les tripes d'un cochon qu'on venait de tuer, et courut au gibet, où elle coupa la main d'un filou qu'on avait pendu le matin.

Le lendemain, tout Besançon se rassembla à la porte de l'alchimiste. Les trois compagnons arrivèrent. Le savant remit au premier la main du pendu ; par un hasard qui n'a rien de surprenant, la servante avait pris au filou sa main droite, tandis qu'il fallait une main gauche, ce qui parut singulier ; cependant on passa outre, en soutenant au Savoyard

que c'était bien sa main. Les yeux du chat s'ajustèrent dans la tête du second ; les intestins étrangers furent remis au troisième. Toutes les plaies disparurent ; tout le monde cria au prodige. La réputation de l'alchimiste fut faite.

On ajoute que les trois hommes rajustés se rencontrèrent un an après.

« C'est singulier, dit le premier, la main qu'on m'a racommodée ne peut plus s'empêcher de voler tout ce qu'elle rencontre.

—Et moi, dit l'autre, depuis qu'on m'a remis les yeux, je vois plus clair la nuit que le jour.

—Pour mon compte, dit le troisième, mon aventure m'a donné des goûts inconcevables : je ne puis pas voir une auge à porcs sans être tenté d'y aller prendre ma part. »

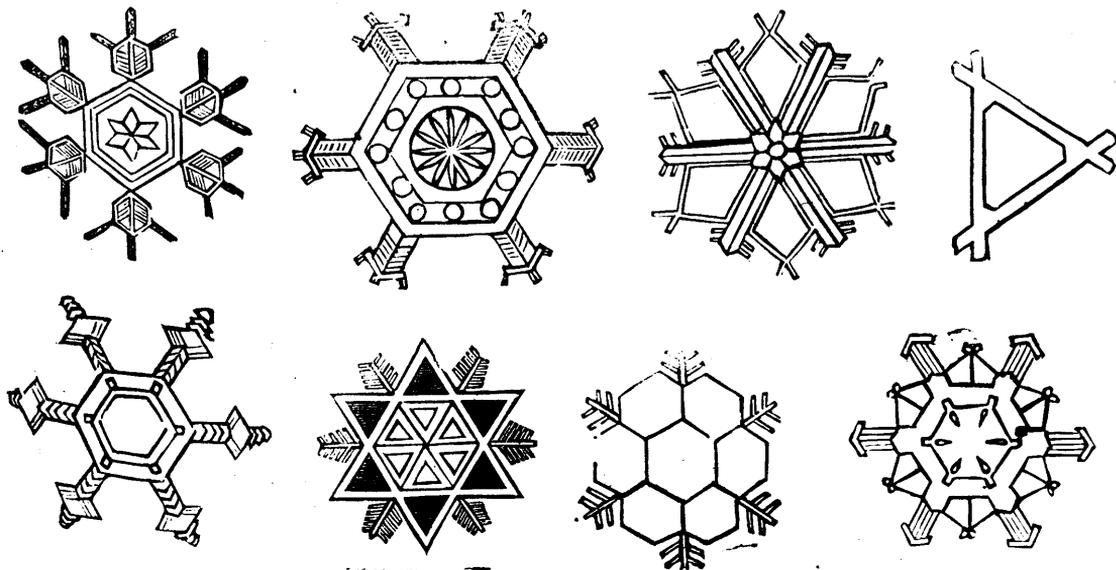
J. C.

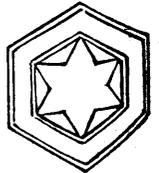
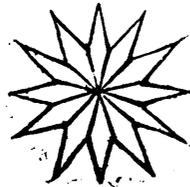
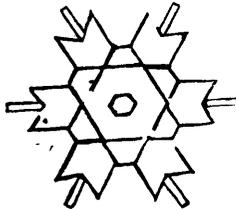
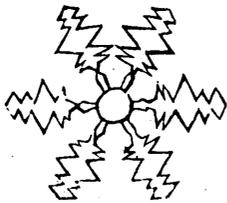
FLOCONS DE NEIGE VUS AU MICROSCOPE.

La neige se forme de vapeurs qui se congèlent dans l'atmosphère. Elle ne ressemble ni à la grêle ni à la gelée blanche ; car si l'on examine au microscope un flocon de neige, il paraît au premier abord cristallisé, tandis qu'il ne l'est réellement pas ; il est formé, à ce qu'il semble, d'aiguilles brillantes qui divergent du même centre. Le docteur Grew, en parlant de la neige, fait observer que beaucoup de flocons ont une figure régulière comme une étoile à six pointes, et qu'ils sont aussi bien à l'état de glace que l'eau que nous voyons gelée. Sur chacune de ces pointes, aux mêmes angles que les pointes principales, s'en trouvent d'autres parmi lesquelles on en voit d'irrégulières qui sont brisées, et de régulières dont il ne restent que des fragments. Quelques flocons paraissent avoir dégelé et s'être regelés en

suite, mais en se groupant irrégulièrement ; et l'on serait porté à croire que la neige n'est autre chose qu'une immense quantité d'aiguilles de glace de forme régulière, mais diversifiées à l'infini. Ce phénomène se produit donc probablement ainsi : les vapeurs d'un nuage se réunissent en gouttes, qui descendent en passant à travers des régions plus froides où elles se forment en petites aiguilles de glace ; en continuant de descendre, elles rencontrent des courants d'un air plus chaud, ou bien, en flottant les unes contre les autres, elles se dégèlent, s'émousent, se réunissent de nouveau, se pressent et s'entrelacent jusqu'à ce qu'elles arrivent à nous dans cette état d'agglomération qu'on désigne sous le nom de *flocon*.

Le poids léger de la neige, bien qu'elle soit réel





lement formée par la glace, résulte de l'étendue de sa surface, relativement à son volume; c'est par suite du même principe qu'on peut étendre l'or suffisamment pour le faire voltiger dans l'air au moindre souffle. La blancheur apparente de la neige vient de ce qu'elle est formée de parties excessivement petites.

On peut faire de la neige artificielle, en plaçant une grande bouteille d'eau-forte près du feu, jusqu'à ce de limaille d'argent: quand l'eau entre en ébullition, l'argent ne tarde pas à se dissoudre lentement. Si l'on place alors la bouteille sur une fenêtre exposée à un froid vif, les molécules d'argent se forment en cristaux, qui s'agglomèrent et descendent, ils ressemblent à une neige argentée et restent ensuite au fond de la bouteille comme la neige sur la terre.

Considérons maintenant l'utilité de la neige; car, de même que les autres phénomènes de la nature, lorsqu'on l'étudie, on trouve qu'elle est d'une utilité réelle à l'homme. L'expérience prouve que la neige sert d'engrais à la terre, principalement dans les régions froides où elle la couvre pendant des mois entiers, et où elle préserve le blé et la végétation des froids intenses des vents aguis, et par conséquent de leur perte.

L'intérieur de la terre, sans que l'on en sache bien précisément la cause, est toujours à une cha-

leur de 48 degrés au thermomètre de Fahrenheit. Avec cette chaleur, les végétaux ne peuvent geler: cela suffit pour les sauver, car les végétaux peuvent supporter plus ou moins les rigueurs de l'atmosphère, mais ils sont frappés à mort par un froid trop intense aux racines. La Providence a donc établi que lorsque le froid à la surface est assez grand pour nuire à la végétation, ce froid, qui rend la pluie inutile et qui détruirait la vie végétale, devient l'instrument de sa conservation. Il gèle la pluie, la fait tomber en neige, pour conserver la chaleur intérieure de la terre, pour lui donner une humidité suffisante, et pour former cette admirable et ingénieuse enveloppe qui conserve la plante durant l'inclémence de l'hiver. Est-il rien qui démontre mieux la sagesse des prévisions du Créateur et l'influence bienfaisante qu'il étend sur tout l'univers?

BOITE AUX LETTRES.

Les personnes suivantes ont envoyé une solution correcte du dernier rébus:

St. Camille, le Rev. M. Venant Charest; Montréal, Mad. E. D. C; Québec, M. J. P; Ste. Cecile, M. C. Codebecz.

VOICI LA SOLUTION:

Le temps efface bien des chagrins.
Le Temps *essuie* bien—Dé chagrin.

RÉBUS

